

**Chemin pour Assise**  
***Depuis Toulouse juste en marchant***

*Mariette Jacquet  
2, rue Mansencal  
31500 Toulouse*

*T 06 62 38 42 65  
mariettejacquet@wanadoo.fr*

## **Chemin pour Assise**

### ***Depuis Toulouse, juste en marchant***

*« Le mot route est apparu au XIII<sup>e</sup>, sorti de la gangue argileuse du latin rumpere,  
« briser violemment » devenu rupta , « chemin frayé en coupant une forêt ».  
Le mot semble inventé pour François d'Assise,  
pour celui-là qui s'ouvre dans le monde une voie rompue, brisée  
–infidèle à sa parenté, infidèle à tous par amour de l'amour,  
traçant avec des courbes une longue ligne droite. »*

Christian Bobin, Le Très bas

Un jour, on doit partir. Ce n'est pas une décision qui tombe sur la tête comme une pluie d'orage un soir d'été. Plutôt comme un feu qui couve. Partir pour rompre avec ses relations, ses activités, ou parce qu'elles se sont rompues ; partir pour prendre de la distance avec le monde connu, pour ne pas débarquer le jour où il faudra mourir, partir pour de bon, essoufflé comme un marathonien au km 42 . Partir pour soi, pour aller vers soi. Devenir pèlerin, « pelegrinus » qui voulait dire « l'étranger – celui qui n'est pas d'ici, pas chez lui ». Qu'importe l'âge et la cause, si on ne part pas quand vient l'heure, le feu qui couve devient incendie destructeur.

Mon départ s'est fait à pied. Rien de bien original, la littérature des marcheurs au long cours ne nous manque pas, ni les poètes, ni les philosophes qui ont marché et ont écrit. J'ai goûté dans chacun des récits de ces voyages-là des mots, des phrases exquises où je retrouvais des sensations, des profondeurs vécues à mon tour. Je voudrais échanger avec tous ceux qui ont pris le temps d'offrir leur expérience à des lecteurs anonymes. Pour autant, chaque voyage est comme un lever de soleil : toujours le même soleil, toujours à l'Est. Jamais pareil. A chaque voyage, son rythme, sa couleur, sa beauté.

## Le nid vide

*Il arrivera bien un jour où l'on cessera aussi d'être accaparé par nos tâches, prisonniers d'elles (...)  
Toujours à faire quelques chose, mais être ? On remet à demain. Mais demain porte avec lui les tâches  
du surlendemain. Tunnel sans fin. Et ils appellent cela vivre*

Frédéric Gros, Marcher une philosophie

Le dernier enfant a quitté la maison, toutes les chambres si surpeuplées depuis si longtemps, sont devenues soudain très vides et très bien rangées, le fouillis perpétuel qui envahissait le moindre recoin de table s'est dissipé comme brouillard du matin. Antoine, mon vieux mari de trente années de vie commune, et moi, sa femme entre 50 et 60 ans, nous regardons soudain un peu bêtement parfois par-dessus nos assiettes le soir, dans le calme plat des dîners où il ne sont plus quatre à vouloir parler en même temps. J'ai beau être occupée dans la vie civile de mille manières, j'ai beau m'agiter et empiler deux rendez vous à la même heure comme « autrefois », il y a comme un vide. Alors vient le temps de La Question :

- On fait quoi maintenant ?

Les envies refoulées sous le poids des couches pour bébé et les rêves oubliés parmi les manuels scolaires remontent doucement, par strates : trek en Himalaya, découverte des temples Aztèques, Zimbabwe, safari ? Nous sommes du genre plutôt sportif et curieux de nature mais pas vraiment des aventuriers. Après les quelques voyages lointains de notre jeunesse, la vie familiale n'a pas été : traversée de la France à dos de mulet avec enfants, ni tour du monde en un an. Du grand air, certes, mais plutôt les sierras d'Aragon et tout au plus le Portugal en camping car. Quant au genre de sportive que je suis : 15kgs sur le dos, il ne faut pas y penser ; je ne dépasse pas les 9kg si on veut que j'avance. Montagnarde, oui mais avec des limites très raisonnables. C'est dans ce cadre que nous est venue cette idée saugrenue :

- Dis-moi, et si on faisait un long voyage à pied?

Qui de nous deux l'a énoncé le premier ? Pourquoi l'idée a-t-elle fait rapidement son chemin ? Sa simplicité, sans doute, sa facilité de mise en œuvre. Le désir d'aller, enfin, lentement, de regarder les gens qu'on croise, de prendre le temps de leur parler. De vivre le trop grand vide de notre emploi du temps non comme un manque, mais comme une chance. Mais où ? Quel itinéraire choisir ? Pour la première fois depuis trente ans, nous allons, nous pouvons partir longtemps sauf que, de fait il nous reste un fil invisible à la patte. Nous ne sommes pas encore tout à fait affranchis de la certitude qu'on pourrait bien avoir besoin de nous, qu'il va peut être falloir revenir en urgence, qu'un enfant ou un parent risque de nous appeler. Ce sera donc l'Europe ! Pour visiter le reste du monde, il nous restera le reste de notre retraite. Pas de billets d'avion à prendre, pas de vaccin à organiser, pas de cartes compliquées. La sobriété est à la mode, on va être terriblement moderne.

Personnellement et seule, je serais bien allée à Saint Jacques de Compostelle mais pour mon homme, pas question : trop de monde, trop couru. Suivre tranquillement des balises qui s'égrènent tous les cent mètres et dormir là où on nous attend ? Ennuyeux. Alors un quelconque GR ? Non plus. Il nous faut un but historique, mettre nos pas dans ceux de nos anciens. Reste Rome mais la pensée d'achever dans l'agitation d'une capitale, un voyage à travers campagne et silence, ne convient pas. Antoine cite : Assise. La ville du petit saint qui a fait fureur sans faire de bruit ; celui qui a donné son nom à notre fils handicapé. La beauté de l'Italie, sa douceur, un peu d'exotisme quand même. Apprendre l'italien, découvrir un revers caché de l'Europe. Les arguments s'accumulent. Je consulte les sites pour découvrir qu'une voie pour Rome part de Briançon. C'est une jolie ville, ça fait déjà un peu vacances. Nous traverserons les Alpes et à nous la romantique Italie, il suffira de bifurquer avant la capitale pour atteindre Assise, environ 150 kms au Nord Est.

Noël se fête dans nos pénates, cette année. Au pied du sapin, le matin de fête, le cadeau de nos enfants n'est pas emballé dans du papier, c'est une petite chanson qui vient nous dire :

- On a compris que vous vouliez partir marcher. On vous offre, cher papa, chère maman, de vous rejoindre sur votre chemin et de vous accompagner quelques jours. Mais heu... pas trop loin hein ? D'ailleurs, un vrai voyage à pied, ça se commence en fermant la porte de la maison le sac sur le dos et en partant tout droit devant soi pour traverser son quartier.

Sacrés rejets : même partis de la maison, ils sont encore capables d'influencer nos projets. D'abord un peu bougons, nous finissons par nous laisser séduire : l'aventure commencera au coin de notre rue, moins touristique mais peut être plus spectaculaire.

Nous fixons une date pour la fin du printemps. Première tâche pour assurer un départ : dégager à coup de hache un créneau dans nos activités. Un peu plus de trois semaines, un test pour commencer, histoire de voir jusqu'où on peut arriver dans ce laps de temps et de vérifier que nous sommes capables de vivre à deux, rien qu'à deux autant de jours. Petit sourire en coin : on a vécu 30 ans ensemble et on redoute 3 mois en face à face ? Suit la question du matériel. Puisqu'il n'y a pas d'hébergement prévu, il faut être autonome en cas de nécessité : tente légère et duvet, petit camping gaz, deux bols. Côté pieds : chaussures, basses, étanches et souples -on ne part pas en haute montagne- et une paire de sandales, deux paires de chaussettes. Pour me faire belle : une chemise de rechange. Un bout de savon assez dur et une brosse à dents dont je ne couperai pas le manche, surtout. Même pour quelques grammes de moins, il paraît qu'il est agaçant de se brosser les dents avec un moignon de brosse. Un parapluie et un petit matelas auto-gonflable, mon seul luxe. Mon sac pèse 6,5kgs très exactement, sans l'eau et sans ravitaillement, impossible malgré tous mes efforts de descendre en dessous. Celui d'Antoine : 8kgs. Je retrouve mon vieux bâton de bois qui me suit depuis quelques années, Antoine empoigne sa canne de 2m de haut taillée dans le noisetier du jardin à l'occasion du départ de notre fils pour un projet un peu similaire au nôtre mais bien plus ambitieux : atteindre Jérusalem.

Subsiste la question : comment va-t-on à Assise depuis chez nous ? Plein Est. Antoine étale une carte routière d'Europe sur la table du salon et trace une ligne à la règle entre Toulouse et Assise. Puis il se penche sur son œuvre pour déchiffrer les noms des petites villes et villages que nous serions sensés traverser. Surprise, la ligne droite passe assez haut au dessus de la Méditerranée, quelque part au dessous de Briançon, pas du tout vers Nice. Gênes est bien plus au Nord que je ne l'imaginai. Evidemment ce joli tracé ne suffit pas à nous indiquer d'agréables chemins où marcher, je suis tout à fait perplexe : comment passe-t-on de ce trait de crayon à une réalité, d'une ligne rouge à du gravier sous ses pieds ? Antoine se met en chasse de cartes plus détaillées adéquates. Paradoxalement le Camino de Santiago que nous voulons fuir va nous être bien utile : jusqu'à Saint Guilhem-le-Désert nous remonterons le tracé qui vient d'Arles. C'est déjà ça de pris pour les balises. Pour ma part, je sais déjà que nous passerons de toute façon de larges moments à nous perdre et à chercher notre route. Si c'était hors des ronces et des précipices, ce ne serait déjà pas si mal mais connaissant mon époux et mon propre plaisir à improviser, rien n'est moins sûr.

Parallèlement, je commence à évoquer notre projet autour de moi. Les réactions sont unanimes :

- Mais comment allez-vous faire pour trouver votre route, éviter les nationales ?

Assortis de :

- Mais comment allez-vous faire pour trouver où dormir ?

Je n'ai pas la réponse et justement, c'est ce qui m'intéresse : dans notre belle Europe bien lissée, est-il encore possible de trouver gîte et couvert lorsque l'on n'a pas le rayon de déplacement d'une voiture ? L'hospitalité existe-t-elle encore aujourd'hui ? Quel accueil réserve-t-on à celui qui se déclare pèlerin mais qui est seul de son état à des centaines de kms à la ronde ? Bref : le vagabond a-t-il encore droit de cité ?

## Ouvrez, ouvrez la cage aux oiseaux

*« Le pedestrian (touriste à pied) suit la loi naturelle qui a imposé à l'homme une vitesse particulière de déplacement qui lui permet de voir et d'observer attentivement les choses et les faits de la nature. »*

Jean Loiseau, Camping et voyage à pied, 1934

Dernière nuit dans un bon lit. Les ultimes préparatifs se sont enchaînés sans problème, j'avais fait et refait mon sac en pensée tellement de fois depuis des mois que je n'ai plus eu qu'à poser les objets à leur place. Ma mère nous a dit vingt fois Au revoir. Entre 50 et 60 ans, on a des parents qui prennent de l'âge, encore autonomes ou plus du tout. Pour eux, notre voyage n'est pas une fête, c'est un éloignement qui les inquiète même s'ils répètent :

- C'est tellement merveilleux de pouvoir faire cela, profitez, profitez bien.

J'entends surtout :

- Revenez vite, revenez me voir, ne prenez pas de risques surtout, j'ai tant besoin de vous.

Nos mamans respectives ont vérifié plusieurs fois la date de notre retour sur leur petit agenda. Pour nous, partir est facile. Celui qui s'en va a tous les avantages, il ne regarde pas en arrière, il a tant à faire. C'est pourquoi nos enfants nous quittent sans larmes aux paupières alors que j'agite si longuement les mains derrière leur voiture qui tourne le coin de la rue. Aujourd'hui, c'est moi qui m'échappe et ça me fait du bien : cette fois l'initiative m'appartient. Peut être est-ce aussi facile de partir pour mourir ? La mort ne serait-elle douloureuse qu'à ceux qui restent ?

Les yeux ouverts dans le noir, je vis ma veillée d'armes. Demain je passe le pas de ma porte, je n'ai plus aucun rendez-vous dans mon programme, pas de point de chute prévu pour le soir, pas d'ordinateur à consulter. Personne n'aura besoin de moi et personne ne viendra non plus me proposer quoi que ce soit. Demain, je fais le vide sur ma vie habituelle et j'essaie une nouveauté : vivre en marchant, juste en marchant.

Emus et intrigués par notre départ, deux amis, Gérard et Jean Noël ont proposé de prendre la photo souvenir sur le pas de la porte et de nous faire escorte. Je me sens complètement idiot avec mon sac à dos et mon bâton dans la rue que j'emprunte chaque jour pour aller acheter le pain. Si je rencontrais quelqu'un de connaissance à cet instant, je lui dirais quoi ? Dialogue surréaliste :

- Tiens bonjour, ça va ce matin ? On se voit à midi ?
- Heu non, je pars en Italie.

- Ton avion est à quelle heure ?
- Heu... Je pars à pied.

En trois enjambées, nous nous sommes enfuis du quartier et atteignons déjà la rocade, zone plus neutre où mon accoutrement passe inaperçu. Pour quitter la banlieue, nous suivons la tracé d'un petit cours d'eau, la Saune, jusqu'aux premiers champs qui doivent réglementairement laisser une bande de terre vierge avant la rivière, non cultivée. Parfois fauchée, d'autres fois non. Je reconnais encore très bien les paysages, les endroits où nous avons fait, là un dimanche de vélo avec les enfants, ici un pique-nique avec des amis. Déambuler dans ces lieux familiers tout en me disant : « je suis en route pour un long voyage », est une sensation complètement inconnue. J'ai vécu des centaines de départ de toutes sortes, en train, en voiture, en avion. L'émotion est toujours plus ou moins présente, l'excitation, la tension, le rêve. Mais aujourd'hui cette imprégnation douce de tout mon être par la conviction que je m'éloigne vraiment, tout en lenteur mais inexorablement d'un mode de vie connu : une douche intense d'un parfum mystérieux.

L'après midi s'achève, Gérard et Jean Noël font demi-tour. C'est le grand début, je n'ai plus qu'Antoine de chemin et cette liberté comme un immense cadeau du ciel. Il me semble soudain que je viens de quitter le monde et qu'il n'aura plus jamais besoin de moi. Après toutes ces années de responsabilité, d'action, de décisions, je vais me fondre dans la grande mère nature et m'y noyer avec délice. Disparaître de la face de la terre. Peut-être n'aurai-je plus jamais l'envie d'y revenir?

Première soirée, premier ajustement de mes rêves : il s'agit non pas de nous fondre dans la nature mais plutôt d'y trouver un endroit approprié pour y dormir. D'abord, trouver de l'eau. Je croyais devenir petit nuage, je ne suis déjà plus qu'une femme qui a mal aux pieds et assez soif. Première démarche auprès des autochtones en approchant d'une habitation à travers champ :

- Pardon monsieur, pourriez-vous nous donner de l'eau ?

Des mots si simples à imaginer, mais entre la pensée et l'acte, il faut d'abord trouver un être vivant dans ces champs déserts, trouver la porte de sa maison sans se faire agresser par son chien, attirer son attention alors qu'il n'a pas de sonnette, obtenir qu'il s'intéresse à nous et ne s'enfuit pas à notre approche. Plutôt amical ce premier homme :

- Mais volontiers. Vous avez des gourdes ?

Et nous, de tendre nos deux bouteilles en plastique d'un litre et demi, vides et écrasées dans le fond du sac. Je me fais un régal d'annoncer au brave homme que nous partons pour les Alpes -soyons modeste pour le moment, on parlera d'Assise l'année prochaine-, histoire de contempler sa mine stupéfaite. Nous sommes à 25 km de Toulouse et c'est surtout cela qui l'épate :

- De Toulouse ? A pied ?

Ce premier contact du soir est encourageant, l'homme nous indique même un petit lac pas très loin où nous serons très bien et pour s'en assurer il téléphone devant nous au propriétaire du champ, le prévient qu'il envoie deux énergumènes en sac à dos dormir sur ses terres.

Nuit sous les étoiles, à deux encablures de notre lit mais déjà loin, si loin.

Pas très bien dormi en fait, il faut le reconnaître : la terre est dure et le soleil que n'arrête aucun volet, est plutôt aveuglant. Allez debout ! Mais, il est 6h20 ! Hésitation : faut-il se recoucher, s'en tenir à nos habitudes horaires ? Ou se laisser porter par un nouveau rythme donné par la lumière du jour ? Le temps d'hésiter un peu, nous voilà parfaitement réveillés, extraits de la tente qui décidément est peut-être très-très légère, mais du coup bien petite. Premier matin à chercher mes marques dans les affaires qui s'emmêlent dans mon sac : où est ma brosse à dents ? Mes chaussettes de rechange ? Mon Dieu, une ampoule ! Si ça commence déjà, je n'aurai jamais assez de pansements. Tiens, d'ailleurs je les ai même tout à fait oubliés ; je peux à peine y croire : dix heures passées à détailler le contenu de mon sac et pas un pansement en vue. Dépitée. Il est presque huit heures quand le camp est plié. On peut passer autant de temps avec trois petits paquets à mettre en bon ordre qu'avec une grande maison à ranger. Silence la critique ! Marchons !

#### Goudron

Marcher sur le macadam n'est pas bon, pour les pieds, pour le dos, pour les genoux. Nous suivons les routes, pas d'itinéraires de randonnée pour le moment à moins de nous détourner beaucoup de notre direction. Il faut choisir : voyager ou musarder, aller quelque part ou faire une randonnée, suivre une route ou trouver un chemin. Puisque nous avons décidé d'aller loin, allons droit et donc va pour le goudron sous les pieds. La plupart du temps, on peut le long des routes s'aventurer sur les bas-côtés, c'est plus doux, engazonné. Mais c'est moins lisse et en fait, je n'y reste jamais longtemps. Trois minutes et retour sur le macadam, moins besoin de lever les pieds, moins de graines dans les souliers. Mais ! C'est comme ça qu'on se fait avoir par la société de consommation ! On retombe sur les produits qui ne font pas du bien, aux pieds, au dos, aux genoux, comme le macadam, mais qui sont tellement plus rapides et faciles d'usage que l'herbe haute et naturelle des bas-côtés. Première leçon de la route.

#### Etranger

Un paysan au coin de son champ, me fait signe d'approcher. Je traverse la route pour l'écouter. Il veut savoir qui donc, hé ! a déposé ce tas de ferraille énorme au bord de son chemin. Ben, heu, avec mon petit sac à dos et mon bâton de bois, pas moi en tout cas. Mais je pense que je dois faire partie à ses yeux des « étrangers », ceux qui ne sont pas d'ici et qui passent. Alors peut être qu'il se dit que je vais transmettre la question à mes congénères ?

Petit orteil

J'ai une ampoule au petit orteil droit et ça emplit toute ma pensée : J'ai-mal-à-l'orteil. Quand on n'a pas de grand malheur à se mettre sous la dent, on arrive à se rendre malheureux pour un tout petit. J'enlève mes chaussures, j'enfile mes sandales. Je n'ai plus mal. Il y a des gens qui n'auront jamais de chaussures de rechange, jamais l'occasion de cesser d'avoir mal à l'orteil. Ce n'est pas juste. Est-ce qu'on s'habitue à la douleur, à l'inconfort, à l'injustice, quand on n'a pas le choix ?

Marcher.

Marcher.

J'ai mal aux jambes. J'ai trop chaud. Je suis fatiguée. Je voudrais ralentir, manger une glace au prochain café -aucun en vue-, faire la sieste au soleil, dormir sur place. Peu à peu, je sens la colère monter, ça gargouille au début puis ça parle de plus en plus fort : 50km en deux jours, c'est trop ! Antoine exagère, lui qui a repéré un itinéraire. Je lui avais dit pourtant : tout doux au début. J'ai le choix entre l'explosion contre lui et la grève sur le tas : jeter mon sac par terre et rentrer à Toulouse en bus. Après quelques heures de tergiversations, j'arrête de me coller des sparadraps partout toutes les cinq minutes pour tenter d'aller plus loin et je m'assieds sur une fontaine. Je déclare que Stop ça suffit, on va faire le point. Nous approchons de Revel, il doit faire 30° à l'ombre, il reste 8 km avant le prochain ravitaillement. Je pèse une tonne et je ne me déplacerai pas d'ici.

Antoine est un mari bien-aimant et aussi le roi de la logistique. Il se souvient soudain que nous avons des amis qui n'habitent pas très loin. Ça pourrait être une solution ? Très motivée, je finis par dénicher leurs coordonnées - miracle du téléphone portable -, et second miracle, ils sont chez eux. Ravis de nous savoir si proches, amusés par notre projet, ils arrivent en voiture, nous chercher. Ce soir, repos des pieds et douche ! Réconciliation avec mon faiseur d'itinéraire.

Nous avons quitté la civilisation depuis 48 h et je me glisse dans des draps comme une aventurière au retour d'une expédition. Le petit verre de vin du soir et l'amitié partagée y sont aussi largement pour quelque chose sans aucun doute.

A l'heure de notre départ au petit matin, le lac de saint Ferréol est une peau noire, lisse, tendue sur le cadre de ses rives gonflées de pins sombres. Une patinoire pour baigneurs. Marcher lentement pour le contourner, sans bruit pour ne pas réveiller son silence.

Réflexion sur orteil, suite.

Douleur à l'orteil, parfait pour me vider la tête de tout autre préoccupation à part celle de savoir : à quoi sert la douleur ? Je peux décider d'offrir cette horrrrrrible souffrance, comme dans les dévotions du siècle passé. Une expérience spirituelle nouvelle ? Un peu ridicule mais

pourquoi ne pas essayer, après tout je n'ai rien d'autre à faire. Offrir, pour Rémi, pour Kévin, pour leur bac à ces deux gaillards qui ne travaillent pas assez mais qui ont souffert beaucoup.

J'ai toujours mal à l'orteil, mais si cette fois ça peut servir à quelque chose, ça apaise.

J'ai le petit orteil en feu parce que je ne lui ai pas consacré les 10mn qu'il me réclamait en temps voulu. Le geste juste au moment ad hoc ; refusé ? Il se fait sentir des heures. Parfois des années. Je peux nouer aujourd'hui par paresse ou indifférence, les problèmes insolubles pour les dix années à venir. Je vais essayer de m'en souvenir. Je me sens devenir philosophe dans le grand vide des heures de marche.

Bas-côté et société de consommation.

Je marche depuis ce matin et désormais, exclusivement sur le bas-côté herbeux de la route. Leçon apprise hier, rapport à la civilisation de consommation effrénée. Résultat, j'avance moins vite, il faut lever les pieds plus haut mais ! Je ne suis plus une consommation-victim. Mini victoire.

Mysticisme

L'abbaye d'En Calcat accueille au bord de la Montagne Noire une communauté vivante et relativement nombreuse de moines énergiques qui de surcroît chantent fort bien. J'aime ce lieu depuis des années et l'idée d'y arriver un jour à pied, par les champs depuis Toulouse m'a toujours paru être un geste magnifique à accomplir. Je me voyais chaque fois, remonter lentement vers l'abbatiale au son du tac-tac léger de mon bâton. Entrer dans la pénombre et le silence frais. M'asseoir, baisser la tête, chercher Celui qui est la source de la vie. Ce jour d'hui mon rêve devrait se réaliser : nous arriverons à pied par le chemin et nous arrêterons à l'abbaye. Mais la réalité ne ressemble pas du tout à mon imagination : nous atteignons l'abbaye vers midi sous un soleil de plomb, en marche depuis quatre heures déjà. Ecrasée sous le poids de mon sac, je n'ai qu'une idée en tête : filer vers l'ombre d'un arbre plutôt que vers l'abbatiale, enlever mes chaussures et boire la canette de bière fraîche que nous avons achetée à l'épicerie du village précédent ; plutôt que d'assister à l'office. Toute mon espérance est qu'elle ne soit pas tiède. Je relis Théodore Monod : « *Le désert favorise, sans nul doute, la méditation car il vous donne beaucoup de temps. On s'y embête terriblement. Passer une journée à chameau c'est s'ennuyer pendant dix heures. Le silence et la paix générale favorisent les ruminations spirituelles. Mais ce à quoi pense le méhariste c'est souvent des choses très terre à terre. J'ai souvent dit que dans le désert on pense surtout à un verre d'orangeade et à un morceau de camembert* ».

La beauté des chants polyphoniques des moines attendra que mon estomac soit plein. Antoine constate qu'il a perdu une chaussette qui séchait accrochée acrobatiquement à une bretelle de son sac. Un grand malheur pour un marcheur. Y a-t-il des magasins de chaussettes avant 50kms ? Il repart en sens inverse dans la canicule pour une recherche de chaussette perdue, course au trésor relativement sans espoir. Quant à moi, je comptais bien rencontrer ce moine

que je connais et que j'aime, mais je vais plutôt prendre le temps d'une sieste à l'ombre du grand chêne.

Les heures passant et la fraîcheur venant, mon élan mystique ressuscite. J'entre enfin pour l'office de l'après midi. Les moines sont là. Au fil des ans, je viens les voir de temps en temps puis je repars. Je pratique mille activités différentes, je vis dix vies successives et variées. Quand je reviens, ils sont là, encore. Occupés aux mêmes prières, debout à la même place. Ils défient le temps et la vie affolée des hommes des villes. Ils les attendent, ils les accueillent. Ils les stupéfient et les fascinent, les interrogent.

Commencement du récit d'une bonne nouvelle

J'ai mille ans hésité sur le livre à prendre pour notre marche : pas trop gros, nourrissant, dense, facile à lire. Je cherchais aussi une lecture à faire en commun. Mon choix s'est arrêté sur ce texte d'humanité vieux de 2000 ans et j'ai convaincu Antoine de lire un chapitre de l'évangile écrit par Marc, matin et soir à haute voix. Aujourd'hui est le lancement. Antoine rigole un peu, la lecture partagée n'est pas notre habitude mais la marche au long cours non plus, alors va pour un galop d'essai.

Dès les trois premières lignes, les présentations sont faites : Jeshua est celui qui était annoncé par le prophète Isaïe et le messenger qui doit le confirmer est déjà à l'œuvre, Jean le Baptiste. Jeshua va le voir, se fait baptiser. Dieu du haut du ciel le reconnaît comme son fils bien aimé. Suivent 40 jours passés dans le désert racontés en deux lignes et ça démarre ! Jeshua guérit, embarque ses disciples dans son projet fou, va, vient, revient, pas de temps à perdre. Au chapitre 3 déjà, il sait qu'il est menacé de mort même si ce n'est pas à lui directement que la menace est proférée.

Un chapitre matin et soir ? Il va falloir le suivre, ce Jeshua. Il marchait à pied pourtant, comme nous, lentement, lentement. Il faisait chaud aussi sur ses chemins de Palestine. Faisait-il la sieste sous les oliviers ?

Solitude ?

Si je marchais seule, j'aurais de longues pauses d'extase devant le lac ou la brume du matin. Je m'arrêterais pour manger un morceau de pain, changer de chaussures, chanter sous un pont, n'importe quand et sans prévenir personne, même pas moi par une petite phrase intérieure. Si j'étais seule, je me poserais la nuit avec le silence dont on ne sait plus si on l'aime ou s'il pèse. J'aurais des pensées et personne avec qui les mettre en mots. Pensées perdues. J'aurais le cafard certains soirs et peur, à certains endroits.

J'aurais de plus grandes joies et de plus grandes peines. A deux, la vie est comme adoucie, repeinte aux couleurs pastel de la présence de l'autre.

Vers Mazamet, soir qui tombe.

Un voyageur est forcément fragile : pas de base arrière, pas de voiture de rechange. Donc quand on habite sur place, qu'on est dans sa maison avec frigidaire, machine à laver, eau courante et fruits dans le fruitier, lorsqu'on voit un voyageur passer, il serait bien naturel de lui demander s'il a besoin de quelque chose. C'est le fondement de l'hospitalité d'autrefois. Mais aujourd'hui la normalité est d'être en sécurité, de préférence chez soi ; si l'on bouge, c'est qu'on le veut bien, non ? Le voyageur n'a qu'à prévoir tout le nécessaire à son confort et se débrouiller seul. Avoir voulu quitter son antre confortable, c'est louche. On ne demande plus au voyageur s'il a besoin de quelque chose, par exemple à nous, ce soir, si nous avons besoin d'eau. Justement, ce soir, c'est ça que j'aimerais trouver dans ce village et qui me manque : un accueil hospitalier.

Les mamelons verts qui surplombent la vallée de Mazamet sont les derniers sursauts de la Montagne Noire, elle-même dernier souvenir du Massif Central. Noirs, velus, impénétrables. Les maisons, petits tas épars de villas genre « Sam Suffit », posés sur des jardinets tirés au cordeau me donnent le cafard. Iris sur la rue, devant le portail ; massifs de roses avec nains de jardin à l'intérieur, derrière le grillage. Des gens qui aimeraient vivre sans histoire, sans chômage, qui passent la tondeuse pendant que les enfants jouent sur la balançoire et ne veulent pas voir passer les étrangers.

Fidèles à notre lecture commune pour le moment, pas trop d'autres distractions de toute façon le soir, à partir du moment où nous sommes posés pour la nuit. On en rit moins, l'habitude vient en faisant. Jeshua aujourd'hui, parle à la foule depuis la barque, sur le lac. Deux mille ans plus tard, il donnerait une conférence de presse au Zénith avec une sono. Je me demande ce qu'on aurait conclu au sujet de ses miracles en les disséquant sur la vidéo. Mais cet homme-là avait déjà le sens du spectaculaire. Il démarre sa carrière à toute vitesse et se moque bien des conventions. Aujourd'hui, est-ce qu'il obéirait au pape qui lui refuse d'ordonner Marie Madeleine comme prêtre ? Est-ce qu'il demanderait s'il a le droit ou pas, de dire telle chose pour les sermons ? A l'entendre matin et soir parler, libre et étonnant, je me dis que nous l'avons bien affadi.

Bas-côtés, suite.

Les bas-côtés des routes - là où je marche désormais pour cause de non consommation victim, je rappelle - sont plutôt bien entretenus, à la réflexion. Fauchés par l'administration publique. Plus personne ne viendrait y couper l'herbe pour les lapins, nous sommes un pays riche. Quand on passe devant une maison, ils sont tondus par le propriétaire. Si chacun tondait ainsi devant chez lui, nous marcherions le long des routes comme sur une longue pelouse.

Les étrangers (suite)